

Simon Pierre (Rossier H.)

ME 1888 page 15

Simon Pierre (Rossier H.)	1
Avant-propos	1
Chapitre 1 - «Je suis un homme pécheur»	2
Chapitre 2 - Pierre marchant sur les eaux	4
Chapitre 3 - La connaissance personnelle de Christ	6
Chapitre 4 - Venir après lui	8
Chapitre 5 - Le contempler dans la gloire.....	10
Chapitre 6 - La maison du Père	11
Chapitre 7 - La relation avec le Fils	13
Chapitre 8 - Sacrificature et communion	15
Chapitre 9 - Pierre entre en tentation	17
Chapitre 10 - Le sépulcre	19
Chapitre 11 - Le service.....	21
Chapitre 12 - L'âme restaurée	22
Chapitre 13 - Suis-moi.....	23

Avant-propos

L'histoire de Simon Pierre est profondément instructive. Chaque chrétien peut y reconnaître les grands traits de son histoire, depuis le premier pas qu'il a fait dans la connaissance de Christ, jusqu'à l'état, hélas si rarement atteint ou maintenu, dans lequel l'Esprit Saint agit sans entraves et déploie en nous sa puissance. Entre ces deux limites, se déroule toute l'activité de la grâce qui fait pénétrer l'âme dans la connaissance de Christ et des privilèges chrétiens. Nous assistons aussi au brisement d'âme nécessaire, pour que le croyant, après avoir perdu toute confiance en soi-même, puisse enfin réaliser ses privilèges et suivre le Seigneur dans le chemin qu'Il a tracé.

L'histoire de Pierre se divise naturellement en deux parties que nous trouvons dans la Parole de Dieu. Les évangiles présentent l'une, l'autre se trouve dans les Actes et les épîtres. A la première partie correspondent les vérités dont nous venons de parler; la seconde, qui nous occupera plus tard, si Dieu le permet, est remplie, non pas toutefois sans défaillance

de la part de l'homme, de l'activité du Saint Esprit dans le ministère de Pierre, et de la puissance divine qui le soutient, comme témoin de Christ, au milieu des obstacles et des combats.

Chapitre 1 - «Je suis un homme pécheur»

(Luc 5: 1-11)

La manière dont Pierre entre en rapport avec le Seigneur, dans l'évangile de Luc, est digne de remarque (*). La belle-mère de Simon (4: 38, 39) était malade d'une grosse fièvre qui la rendait incapable de toute activité. Jésus la guérit et la rend propre à le servir. C'est ainsi, bien souvent, que l'âme rencontre Christ pour la première fois; elle entre en contact avec lui par les bénédictions, qu'il dispense à d'autres. Quand le moment est venu, où il se révélera à notre propre cœur, nous découvrirons qu'il ne nous est pas tout à fait étranger. Le Seigneur emploie cette connaissance préparatoire pour abrégier le travail par lequel nos consciences sont ouvertes au sentiment du péché, et nos cœurs à celui de la grâce. Dans notre évangile, Simon Pierre connaissait donc Jésus pour l'avoir vu à l'oeuvre dans sa maison.

(*) J'omets à dessein les considérations si intéressantes auxquelles peut donner lieu la première rencontre de Pierre avec le Seigneur, dans les autres évangiles. Dans l'évangile de Jean (1: 42, 43), entre autres, Pierre le connaît pour lui avoir été présenté par son frère André, qui avait déjà trouvé en lui le Christ.

Quant à sa vocation, le fils de Jonas était pêcheur; il possédait les engins nécessaires pour prendre le poisson, une nacelle et des filets. Pierre en avait fait usage pour obtenir ce qu'il désirait et avait travaillé toute la nuit dans ce but, mais sans aucun résultat. Ainsi l'homme naturel se sert de ses facultés et des moyens mis à sa disposition pour arriver à quelque chose qui remplisse et satisfasse son cœur; mais c'est en vain, le filet reste vide. Son labeur ne rapporte rien qui réponde aux profonds besoins de son âme. La nuit s'écoule et le jour va se lever où la pêche, le travail à la poursuite du bonheur, ne lui sera même plus possible.

N'ayant rien pris, Simon et ses compagnons quittent leurs nacelles et lavent leurs filets. Ils s'occupent à les nettoyer, car ils n'avaient ramassé que la vase du fond de la mer, et quand ils auront fini, la pêche recommencera. N'en est-il pas ainsi de l'homme dans ce monde? Chaque jour voit se renouveler ses labeurs pour ne jamais arriver au but après lequel il soupire.

Mais, quand l'impuissance de l'homme a été mise en évidence, Jésus entre en scène, occupé en apparence de toute autre chose que de Pierre. Il enseigne les foules, mais, au milieu de son ministère, son cœur est avec Simon et ne le perd pas de vue. «Montant dans l'une des nacelles qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre». Il le sépare un peu avec lui de la foule. Pierre entend ainsi tout le discours du Seigneur. Auparavant, Jésus ne lui était point étranger; maintenant, il entend sa parole, et sa position d'isolement avec

lui contribue à l'y rendre attentif. Cependant, il ne retient, semble-t-il (verset 5), de cette parole que la conviction de son autorité.

Alors le Seigneur s'occupe plus spécialement de lui. «Mène en pleine eau, dit-il, et lâchez vos filets pour la pêche». Pierre avait fait cela toute la nuit, mais jusqu'ici c'était par la volonté de l'homme, maintenant c'est sur la parole du Seigneur. *Pierre croit à cette parole et s'y soumet.* Tel est le premier résultat de la parole de Dieu. Elle produit la foi; celle-ci accepte son autorité et lui obéit. Le Seigneur a parlé; cela suffit à la foi.

Mais Jésus va s'adresser à Pierre d'une manière plus puissante. Il va lui montrer en présence de qui il se trouve et atteindre ainsi sa conscience. Lui, le Créateur, qui commande à toutes choses, rassemble en plein jour les poissons, là où de nuit il n'y en avait point, et en remplit les filets de Pierre. Il les remplit de bénédictions que des vases humains sont incapables de contenir sans se rompre, et qui débordent les besoins du disciple. Ses compagnons viennent avec une seconde nacelle; elle enfonce aussi, tant les richesses données par le Seigneur de gloire sont abondantes.

Pierre *voit* (verset 8) toute cette bénédiction, mais elle le place pour la première fois, tel quel, en présence de *Celui* qui en est la source et qui l'administre. Ainsi, ce n'est plus seulement la parole de Jésus qui le frappe, mais Jésus lui-même et la gloire de sa personne. Un phénomène se passe dans son âme. *La bénédiction ne lui cause pas de la joie, mais lui apporte la conviction de péché et la frayeur, parce qu'elle l'amène en présence du Seigneur de gloire. D'autre part, le sentiment de son état, en lui donnant la certitude effrayante que l'Eternel devrait le repousser, le jette aux pieds de Jésus, comme sa seule ressource.*

De même, le Psaume 130: 1-4, nous montre l'âme appelant au secours Celui qu'elle a offensé. S'il prend garde aux iniquités, c'en est fait d'elle; elle est perdue, si la question des péchés n'est pas réglée. Mais le Dieu offensé pardonne: Dieu est connu dans son amour!

Connaissance bénie pour le pêcheur que celle de sa vraie condition, du jugement qui lui est dû, et de la sainteté du Seigneur! «Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Pierre se juge pécheur et indigne de la présence de Dieu; il tremble devant sa sainteté et sa justice. Il ne sait encore que d'une manière presque instinctive ce qu'est la grâce, il ignore que Dieu peut rester juste en justifiant celui qui est de la foi de Jésus; mais il est à ses pieds, il ne s'enfuit pas, parce que, s'il y a quelque espoir, c'est là.

Tant qu'il était occupé à laver ses filets, il ne connaissait ni Dieu, ni lui-même. Maintenant il connaît l'un et l'autre. Chose remarquable, il ne juge pas ce qu'il a fait, mais *ce qu'il est.* Bien des âmes reconnaissent qu'elles ont à se repentir de leurs actes coupables et les jugent, mais n'ont pas été amenées à voir la source de ces actes. Au-dessous des péchés se trouve «un homme pécheur». Le sentiment de la présence de Dieu nous ouvre les yeux, nous montre ce que nous sommes, et nous fait voir qu'il n'y a de refuge qu'auprès de Celui qui pourrait nous condamner.

«La frayeur l'avait saisi;» mais le Seigneur ne laisse jamais subsister la crainte en sa présence; il parle et bannit la crainte, parce qu'il est le Seigneur de grâce. Il laisse subsister

tout le reste; il n'atténue en rien les effets de l'oeuvre produite dans l'âme, mais il *ôte la frayeur*. «Retire-toi!» Non, le Seigneur ne se retirera jamais; il dit: «Ne crains pas; dorénavant tu prendras des hommes». Si je ne t'avais rencontré pour te sauver, je ne pourrais sauver d'autres par ton moyen. Il fait plus que de rendre Simon Pierre heureux, il lui donne une nouvelle bénédiction; il lui promet *le service*. Au lieu de rester un pêcheur, Pierre est devenu un serviteur, capable de tout quitter pour suivre Jésus.

Chapitre 2 - Pierre marchant sur les eaux

(Matthieu 14: 22-33)

Jésus venait de rassasier de pain les pauvres d'Israël, selon la prophétie du Psaume 132, verset 15, accomplissant son rôle de Messie au milieu d'un peuple qui ne le recevait pas. Après leur avoir fait du bien, il avait renvoyé les multitudes, se séparant en figure d'Israël qu'il allait abandonner pour un temps. Le *soir* était venu; le Seigneur était monté *seul* sur une montagne à l'écart pour prier. Alors la *nuit* était arrivée pour les douze, que Jésus avait contraints à monter dans la nacelle. Il avait terminé ses relations avec le peuple, mais il avait pour lui un résidu voguant vers l'autre rive. Les disciples étaient pleins d'angoisse, seuls pendant ces heures ténébreuses, sur la mer soulevée par l'orage, quand, à la quatrième veille de la nuit, vers trois heures du matin, le Seigneur se met en route pour venir à eux. Sa venue est le signal de la reprise de ses relations avec ceux qu'il appellera de nouveau son peuple. Il vient à eux sur la mer irritée, au milieu de difficultés qui ne sont rien pour ses pieds divins, mais qui seront leur chemin pour apprendre à le connaître. C'est ainsi qu'il se servira de la «détresse de Jacob». Scène touchante, et dont nous, chrétiens, pouvons aussi tirer la leçon morale, mais ce qui nous concerne plus personnellement, c'est la scène qui se passe entre Jésus et Pierre.

Le premier acte de Pierre avait été de se jeter aux genoux de Jésus, en reconnaissant son état de péché, le second est de se mettre en route pour aller au-devant de lui. On ne peut trop insister sur ce point (*). Ce qui doit suivre la conversion, c'est de nous mettre en route pour aller au-devant du Sauveur. Cela précède le service. Pierre n'ayant encore que la promesse d'être fait pêcheur d'hommes, était déjà poussé à se rendre au-devant de lui. Il jette ici ses regards sur Celui qui vient du sommet de la montagne, et ce n'est que le début des glorieuses révélations qu'il recevra sur la personne de Christ. Cher lecteur, êtes-vous sorti à sa rencontre? Si vous ne l'avez pas fait dès le début de votre conversion, vous n'avez pas encore dépassé la connaissance du salut, car vous ne pouvez prétendre à la connaissance plus approfondie de Christ, que Pierre acquit plus tard, si, d'abord, le Seigneur venant du ciel n'est devenu votre objet et ne vous a rempli du désir d'aller à lui.

(*) Nous ne faisons ici qu'une application individuelle de ce passage, qui nous présente proprement, pour compléter le tableau si étendu du chapitre 14, la position de *l'Eglise, sortie du judaïsme*, pour marcher à la rencontre de Christ, par la foi à sa parole et les yeux fixés sur lui, là où, en apparence, il n'y avait pas de chemin.

Au premier moment, cette connaissance est encore peu développée chez Pierre: «Seigneur, si c'est *toi*», dit-il. Mais elle lui suffit pour se mettre en route; pour lui, tout dépend de l'identité de cette personne, et, si c'est lui, sa *parole* suffit à Pierre pour quitter la nacelle: «Commande-moi d'aller à toi sur les eaux». C'était une chose grave que de quitter l'endroit de sécurité apparente, pour marcher où il n'y avait pas de chemin, mais, je l'ai dit, la parole de Christ lui suffit. Il en connaissait bien la puissance. A sa parole, il avait lâché le filet; à sa parole, il se met en route. Elle suffit pour le faire marcher sur les eaux, comme elle avait suffi pour lui faire connaître le Sauveur.

«Commande-moi d'aller à *toi*». En demandant cette grâce, Pierre n'a pas l'idée de tenter une expérience, ni de faire montre de son habileté à surmonter les obstacles; ce qu'il veut, c'est d'aller à *lui*. Christ l'attire. Pour le moment, il ne pense pas au vent, ni aux vagues, car si le coeur naturel ne connaît pas le chemin qui mène à Christ, la foi trouve un chemin dans les difficultés de toute espèce, dans la nuit et dans l'orage, et en profite pour se rapprocher du Seigneur. Elle quitte le bateau, seul abri apparent, ne l'estimant pas comme le vrai endroit de sécurité, et, selon l'expression remarquable d'un philosophe ancien, elle «s'embarque sur une parole divine», pour arriver à Jésus, dont la présence vaut plus encore pour elle que d'arriver à l'autre bord.

Hélas! on commence bien; la première foi et le premier amour, la simplicité d'un coeur rempli d'un objet nous soutiennent, puis le regard se laisse détourner de son objet. Satan avait cherché à troubler les disciples en leur faisant peur de Jésus (verset 26); ils apprennent bien vite de sa bouche qu'ils peuvent avoir bon courage. L'ennemi effraye Pierre par les difficultés. Quelle folie à nous de l'écouter! Les difficultés ne mènent-elles pas à Christ? Pauvres incroyants que nous sommes! Dans les épreuves, comme dans les besoins, la seule chose que nous devrions ne pas perdre de vue, la puissance divine, est la seule chose que nous oublions! Dans la scène qui précède, au verset 17, les disciples n'avaient pas oublié de compter leurs pains et leurs poissons, ni de supputer les ressources des villages, mais ils n'avaient nullement compté sur la présence du Seigneur; Pierre aussi, après s'être mis en route, se prend à penser à la violence du vent et à faire un retour sur ses forces, et il oublie qu'il a devant lui une puissance d'attraction plus forte que l'aimant du pôle, pour l'amener infailliblement auprès de Jésus; alors il commence à enfoncer.

Qui donc n'a pas été sur le point d'enfoncer comme Pierre? L'Eglise, les individus, n'ont-ils pas eu le même sort? Mais un cri sort de la bouche du disciple: «Seigneur, sauve-moi!» non pas: «Retire-toi de moi», mais le contraire, car le Sauveur est connu du croyant; il sait que son caractère est de sauver. Pierre crie au secours, au moment où il se trouve sur le point d'arriver au but; Jésus n'a qu'à étendre la main pour l'amener à lui. *Une minute* de foi de plus, et le disciple n'aurait pas enfoncé! Et nous, douterons-nous encore? Il nous est permis de douter de beaucoup de choses, mais jamais de Christ. Ayons confiance en Celui qui est capable de nous sauver jusqu'au bout, car l'orage ne s'apaisera que lorsque le Seigneur et les siens seront définitivement réunis.

Chapitre 3 - La connaissance personnelle de Christ

(Matthieu 16: 13-23)

Pierre avait appris à connaître le Seigneur comme Celui qui répondait à ses besoins: Sauveur en vue de ses péchés, Sauveur en vue de sa faiblesse. Maintenant, le disciple va être introduit dans une connaissance plus profonde et plus merveilleuse. Il apprendra ce que le Seigneur est *en lui-même*.

Il en est toujours ainsi: le croyant marche pas à pas dans la connaissance de Christ. Toutefois, ce n'est pas la fidélité de Pierre qui lui acquiert cette nouvelle bénédiction; elle lui est accordée par la fidélité de Dieu, qui l'avait séparé des hommes pour lui faire une telle révélation. C'était le Père, et non la chair et le sang, qui lui avait révélé ces choses (verset 17).

Introduit par le Père au centre de la bénédiction, Pierre est mis en présence du Dieu vivant. Dans le Fils de l'homme, il reconnaît le Christ, objet de toutes les promesses, et auquel se rattachent tous les conseils de Dieu; mais ce Christ est le Fils du *Dieu vivant*. Il n'est pas seulement cet homme né dans le monde que Dieu avait déclaré son Fils, en disant «Tu es mon Fils; je t'ai aujourd'hui engendré» mais il est Fils du Dieu vivant; il possède une puissance de vie qui appartient à Dieu seul, et dont toute la plénitude se trouve en Christ.

Les hommes, dont Pierre avait été séparé pour recevoir cette glorieuse révélation, ignoraient entièrement la grandeur de Jésus. Il n'était pour eux que le fils de Joseph, tout, au plus l'un des prophètes. Ils se trouvaient devant cette majesté sans la connaître, car il faut une révélation du Père pour cela. Désormais, Pierre connaît le Sauveur dans sa gloire personnelle, source et centre de toute bénédiction; aussi Simon, fils de Jonas, est-il déclaré *bienheureux* par Jésus lui-même. Le ciel lui est ouvert, il possède un bonheur que rien ne peut égaler (*).

(*) Je ferai remarquer qu'il ne s'agit pas, dans cette méditation et les suivantes, de la *manière* dont Pierre a saisi les choses qui lui ont été révélées, mais de la *portée* des révélations qui lui furent faites. En réalité, Pierre et ses compagnons ne comprirent ces choses et n'en jouirent qu'après le don du Saint Esprit.

Mais le Père ne peut révéler à Simon la gloire personnelle de son Fils, sans que *le Fils* révèle à son disciple les relations de cette gloire avec la bénédiction individuelle et collective des rachetés. «Et moi *aussi*, je te dis...» Christ aussi lui déclare ce qui découle de son caractère de Fils du Dieu vivant.

1° Tu es Pierre; comme le Père t'a révélé mon nom, moi je te fais connaître le tien. Tu as individuellement et officiellement une place dans l'édifice qui sera établi sur cette révélation.

2° Le fondement de cet édifice étant *connu* désormais (il devait être *posé* plus tard dans la déclaration du Fils de Dieu en puissance, fruit de la résurrection d'entre les morts), le Seigneur déclare qu'il *bâtira* sur lui cette assemblée, dont le disciple est une pierre

vivante. «Je bâtirai *mon* assemblée». Elle devait être l'assemblée de Christ, et lui appartenir, objet de son intérêt et de son affection. Pour nous, la chose est faite; l'assemblée est maintenant bâtie, elle lui appartient.

Et vous, chers lecteurs, partagez-vous en quelque mesure l'intérêt et les sentiments de Christ pour son assemblée? Il y a, grâce à Dieu, des coeurs chrétiens qui battent pour elle et qui, en dépit de sa ruine, sont capables de comprendre sa beauté, parce qu'ils la regardent avec les yeux du Sauveur et l'estiment au prix dont il l'a acquise, disant d'elle, comme autrefois l'Esprit le disait d'Israël: «Dieu n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël».

Ce fondement, un Christ ressuscité et exalté dans le ciel, donne à l'Eglise *un caractère céleste*. Sans doute, elle est bâtie sur la terre, mais son fondement est dans le ciel, *au delà des portes du hadès*. C'est là qu'elle se trouve déjà. La puissance de la mort, brisée par Christ ressuscité qui tient les clefs de la mort et du hadès, ne peut et ne pourra jamais rien contre elle.

3° En vertu de cette déclaration, une nouvelle dispensation allait s'ouvrir ici-bas. Israël devait être remplacé par le royaume des cieux, dont Pierre aurait les clefs; il serait appelé à introduire les Juifs et les gentils dans une scène nouvelle de bénédictions sur la terre. Il y aurait dans ce monde, en vertu de la révélation du Fils du Dieu vivant, un terrain sur lequel on *professerait* lui appartenir. Pierre allait être, comme nous le verrons dans les Actes, l'instrument pour introduire dans cette profession bénie. Il aurait, pour ainsi dire, l'administration extérieure et intérieure du royaume, les clefs et le pouvoir de lier et de délier. La connaissance personnelle de Christ ouvre tous les cercles de bénédictions aux yeux de Simon Pierre; il est placé, au centre de la bénédiction, qui est Christ, pour contempler le domaine immense qui en dépend (*).

(*) Voyez la note au bas de la [page 50](#).

C'en était fait (verset 20) de toutes les relations d'Israël avec un Messie terrestre. Plus tard, ces relations seront reprises; mais dès ce moment, le Seigneur révélait aux disciples un changement total dans leurs espérances et leur position qui, de terrestres, allaient devenir célestes.

Glorieuses vérités que celles contenues dans la révélation faite à Pierre. Précieux privilèges! Mais voici une nouvelle révélation inattendue: ces privilèges sont la conséquence de la mort de Christ; ils nous sont acquis par elle, et, pour les avoir, il nous faut accepter la croix: «Dès lors, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait... qu'il souffrit beaucoup... et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour» (verset 21). Pierre ne peut admettre que Christ ait à subir un tel opprobre; ne pouvait-il accomplir ses glorieux desseins sans mourir? Le disciple prend son maître à part, et se met à le reprendre, disant: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point!» Il y avait, dans cette parole, de l'affection naturelle pour Christ, mais on y découvre que Pierre n'avait pas compris et apprécié la révélation qu'il avait reçue et qui ne peut nous appartenir qu'à

ce prix. De plus, ces mots dénotent qu'il ne voulait d'un pareil avilissement, ni pour le Christ qui lui promettait de tels avantages, ni pour lui-même qui, avec les douze, faisait cortège au Messie.

Mais si nous pouvons, en quelque mesure, distinguer les motifs naturels de Pierre pour reprendre Jésus; un fait, dont lui-même ne pouvait se douter, c'est que Satan se servait de lui pour mettre une occasion de chute sous les pas de Christ. Les pires et les plus dangereux instruments de Satan sont des croyants possédant la vérité et en jouissant, peut-être, mais craignant l'opprobre et l'inimitié du monde.

Reculer devant la croix, c'est renier le christianisme, et c'est la tendance de tous nos coeurs naturels. Nos rapports avec le monde ne le constatent que trop. Il nous tolère quand nous avons osé lui parler d'événements futurs, ou de telles vérités qui ne touchent pas aux sources mêmes du christianisme, mais si nous parlons de la croix et du sang de Christ, il nous méprise. Nous n'aimons pas cela, car nous voudrions éviter l'opprobre, et nous méritons ainsi la sévère réprimande du Seigneur.

Quelle humiliation pour Pierre, tombant de la hauteur des révélations à la conviction de jouer le rôle de *l'Ennemi* vis-à-vis de Christ! Lui, confesseur du Fils du Dieu vivant, lui, future pierre vivante de l'Eglise, lui, revêtu de l'autorité du royaume, s'entendre dire par le Maître qu'il aimait: «Arrière de moi, Satan!»

Mais aussi, quelle folie de venir au Fils du Dieu vivant, pour le reprendre et lui suggérer ce qu'il avait à faire! Ah! que Pierre se connaissait peu et connaissait peu Celui que le Père venait de lui révéler.

Tout ce récit nous dévoile ce qu'est la chair dans le croyant, vue dans son meilleur jour, avec ses meilleures intentions. Elle recule devant l'opprobre, offense Christ, et Satan peut s'identifier avec elle. Après avoir été introduit en présence du Dieu vivant, Pierre apprend que ses pensées naturelles ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des *hommes*. Ce mot dit tout: les choses des hommes sont celles sur lesquelles Satan a la haute main. Les hommes et Satan sont en parfait accord!

Chapitre 4 - Venir après lui

(Matthieu 16: 24-28)

Nous voyons, ici, les disciples appelés à venir après Christ. Pour venir après lui, il faut les deux choses que nous avons vues au chapitre précédent: la connaissance personnelle de Christ et la connaissance de la croix. Pierre avait reçu la première et reculait devant la seconde; mais la croix seule enlève tout empêchement à venir après Christ. C'est là notre point de départ, notre premier pas dans le chemin chrétien, car le croyant ne peut faire un seul pas, s'il n'est parti du pied de la croix. Cela contredit toutes les pensées habituelles, tout l'enseignement journalier, de l'homme religieux. Cet enseignement revient à ceci: Faites un premier pas vers Christ, abandonnez vos vices, consacrez-vous à Dieu, et sa grâce vous aidera. Jamais Dieu n'a tenu un semblable langage. Le début même de l'histoire de

Pierre en est une preuve. La Parole nous enseigne que Dieu a fait le premier pas vers l'homme, que ce premier pas a conduit le Seigneur à la croix, que par elle seule l'homme commence à Lui être agréable. Tel est donc notre point de départ pour venir après lui. Voyons à quelles conditions nous pouvons marcher dans ce chemin. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même». La plupart des chrétiens traduisent ces mots ainsi: Il faut renoncer à certains péchés, à certaines convoitises: la Parole nous dit qu'il faut se renoncer *soi-même*. Mais le peut-on? Pas autrement que dans la puissance du nouvel homme, car le vieil homme ne peut se dépouiller lui-même. Il faut être un nouvel homme pour pouvoir se considérer comme ayant dépouillé le vieil homme et dire: «Je suis crucifié avec Christ et je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi». Pour l'homme nouveau, la chair n'a plus de droits, ni de place; il se tient pour mort. La conséquence en est que le chrétien, et lui seul, *peut* renoncer à tout. Que sont au nouvel homme les habitudes et les convoitises charnelles? Remarquons-le; il ne s'agit pas de faire un effort sur soi-même pour se débarrasser de ses liens. C'est la connaissance d'un jugement passé sur nous à la croix, et de la nouvelle position de l'homme en Christ, qui nous affranchit. La lutte entre les deux natures vient ensuite. Se renoncer soi-même, c'est faire ce que Christ a fait, seulement d'une autre manière que nous, car en lui, il n'y avait pas de vieil homme à juger. Il marchait dans la puissance absolue de l'homme nouveau, car il était comme la génisse sans tare qui n'avait jamais porté le joug (Nombres 19). Mais Christ, comme homme, avait une volonté parfaite; il l'a soumise entièrement: «Que ce ne soit pas ma volonté, dit-il, mais la tienne qui soit faite». Christ avait des droits, il y a renoncé; il avait tout pouvoir, il a été crucifié en faiblesse. Entré sur la scène avec le renoncement de soi-même, il en est sorti avec le même renoncement absolu, consommé dans le don de sa propre vie.

«Et qu'il prenne sa croix». C'est la conséquence du renoncement de soi-même. Celui qui se serait complètement renoncé, ne trouverait aucune attraction dans ce que le monde lui offre, mais uniquement un sujet de douleurs. Christ a répondu aux tentations, non par l'indifférence, mais par la souffrance: «Il a souffert étant tenté». Des milliers de chrétiens croient prendre leur croix, quand ils sont éprouvés, ou que la main de Dieu s'appesantit sur eux en discipline. Il n'y a rien de la croix dans cela. Remarquez le mot: «*Prendre sa croix*». Ce n'est pas *recevoir* des afflictions de la main de Dieu, mais prendre volontairement, je dirais «*volontiers*», le fardeau des souffrances que le monde nous présente. Ce fardeau est d'autant plus réel et d'autant plus lourd que, pour suivre Christ, nous marchons davantage dans la puissance du nouvel homme qui, n'ayant aucune attache ici-bas, ne trouve dans le monde que l'inimitié contre son Sauveur et contre ce qui est né de lui.

«Et me suive». Le suivre est la conséquence des deux conditions précédentes. Le suivre, c'est l'imiter; l'imiter, c'est former sur lui ses actes et ses pensées.

Il faut ces trois choses pour venir après lui. Où est la puissance pour les réaliser? Pierre, au chapitre 22 de Luc, verset 33, se faisait illusion à cet égard. Il pensait que cette puissance était dans ses bonnes intentions, dans ses décisions, dans son amour pour le Sauveur. Combien de chrétiens pensent de même! Ils diraient volontiers: «Je te suivrai en prison et

jusque dans la mort». Mais cette puissance n'est pas de l'homme (nous reviendrons plus tard sur ce sujet), elle est essentiellement liée à deux choses: au don du Saint Esprit, puissance d'en haut pour notre marche, à la perte de toute confiance en la chair. Cette défiance de lui-même, Simon Pierre l'acquiesce avec Satan, par une chute; Paul avec Dieu, par la connaissance d'un Christ glorieux. Lorsque Pierre est entièrement brisé, le Seigneur lui dit définitivement: «Suis-moi» (Jean 21: 19). Et le disciple, à la suite de Jésus, se met en marche à travers la mort jusqu'à ce qu'il atteigne Christ dans la gloire. Frères, suivons-le jusqu'au bout! Comme nous allons le voir, au chapitre 17 de notre évangile, nous en aurons maintenant la récompense bénie, nous apprendrons, dès ici-bas, à le connaître dans la gloire.

Chapitre 5 - Le contempler dans la gloire

(Matthieu 17: 1-8; Luc 9: 28-34; 2 Pierre 1: 16-19)

Nous arrivons à un nouvel événement dans la vie spirituelle du disciple. Après avoir appris que les bénédictions ne pouvaient être acquises que par la mort et la résurrection de Christ, Pierre et ses deux compagnons obtiennent la faveur de contempler dès ici-bas le Seigneur Jésus venant en gloire. Ils ont le privilège de voir où aboutit le chemin pénible qui commence à la croix, et de jouir d'une telle vision. Le spectacle a laissé une impression profonde dans l'esprit de Pierre, et il en a plus tard compris toute la portée. Au chapitre 1 de sa seconde épître, après avoir placé devant les yeux des saints les conditions d'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, se souvenant de la transfiguration, il leur expose en quoi ce royaume consiste: «Car ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait connaître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, étant avec lui sur la sainte montagne» (2 Pierre 1: 16-18).

Toutes les vérités qui avaient trait au royaume, se résumaient dans la personne de Christ. C'était *sa puissance* et *sa venue*; *sa majesté* y était visible; *l'honneur et la gloire* lui étaient donnés là par Dieu le Père, du sein de la gloire magnifique. C'était donc, avant tout, de lui-même qu'il s'agissait dans la transfiguration. Il fallait que les disciples connussent dès ici-bas quel était ce Christ qui venait de leur parler de son humiliation et de sa croix. Il fallait que Pierre apprit à le connaître, non seulement comme le Fils du Dieu vivant, dispensateur pour les siens de toutes les bénédictions célestes, mais comme un homme déclaré Fils bien-aimé du Père dans la gloire. Il fallait qu'il contemplât, comme *centre de cette gloire*, un homme duquel non seulement découlait toute bénédiction, comme au chapitre 16, mais auquel remontaient tout honneur et toute gloire, comme à l'objet unique de la terre et du ciel. Il fallait qu'aux oreilles du disciple retentit cette voix suprême qui déclarait que *toutes les affections et toutes les pensées de Dieu* étaient concentrées sur cet homme. Hors lui, il

ne restait rien. Quand cette voix eut dit: «Ecoutez-le», ils ne virent que Jésus seul, et s'il leur eût été ôté, le ciel lui-même serait resté solitaire et vide!

La seconde vérité révélée à Pierre sur la montagne, c'est que des hommes, sujets aux mêmes infirmités que nous, étaient associés au Fils de l'homme dans sa gloire. Fait remarquable. Moïse et Elie manquèrent l'un et l'autre à leur responsabilité, et durent être arrêtés avant d'avoir parcouru jusqu'au bout le chemin de la foi. La bénédiction qui s'y attache leur fut retirée, pour Elie, du moins, quant à sa charge de prophète (1 Rois 19: 16). Notez-le bien, ces deux hommes étaient très grands, car ils représentaient, aux yeux des disciples, la loi et les prophètes. Cependant, Moïse frappa le rocher par deux fois, oubliant de «sanctifier l'Eternel au milieu du peuple», et dut mourir sur le Nébo, en face de la terre promise; Elie se coucha sous le genêt et désira mourir, puis plaida contre Israël devant Dieu, et dut remettre son office de prophète en oignant un autre à sa place. Et néanmoins, merveilleuse grâce, ils sont dans la même gloire que Jésus, gloire *due* à Christ, et *conférée* aux siens en vertu de son oeuvre. Moïse et Elie n'adorent pas ici; ils *parlent avec lui*, signe d'une *intimité* complète. Le sujet de leur entretien, c'est sa mort. La gloire est le résultat de sa mort, et sa mort est le sujet dont on s'entretient dans la gloire!

En troisième lieu, Pierre a, sur la sainte montagne, une vision complète de tout ce qui *constitue* le royaume: un Christ glorieux, des saints ressuscités ou transmués, apparaissant avec lui en gloire, des saints terrestres associés à cette scène bénie, vérités prophétiques bien connues, que je touche seulement en passant, et dont l'apôtre pouvait dire: «Et nous avons la parole prophétique, rendue plus ferme, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos coeurs!»

Chapitre 6 - La maison du Père

(Luc 9: 34-36)

Nous venons de voir comment les disciples furent appelés à jouir de la gloire de Christ avant le moment de sa manifestation. Cette scène, dont ils ne comprenaient pas alors la portée, devait plus tard servir d'appui à l'autorité de leur apostolat. A ce point de vue, nous n'avons pas été appelés à la contempler, et nous ne la connaissons que sur leur témoignage; mais nous avons aussi notre scène actuelle de gloire; car il est dit que «*nous tous*, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

Toutefois, la sainte montagne n'est pas seulement la scène de la vision future ou de la contemplation présente de la gloire, elle offre aux disciples une part *intime* avec Christ. Ce Pierre qui, peu de jours auparavant, avait encouru la réprimande du Seigneur, est appelé par grâce à entrer avec ses compagnons là où jamais homme n'était entré avant eux. La nuée couvre les disciples, et ils y entrent avec Jésus. Chose terrible pour un Juif! Comment ne pas avoir «peur» de pénétrer en la présence de Jéhovah, dont la nuée était la demeure

solitaire? Comment ne pas trembler en se souvenant que même le souverain sacrificateur devait, pour ne pas mourir, s'envelopper d'un nuage d'encens, quand il se présentait dans le sanctuaire devant Dieu? Mais que les disciples se rassurent: la nuée n'est plus désormais pour eux la demeure du Jéhovah d'Israël, elle est *la maison du Père!* La présence de Christ dans la nuée avec eux est le moyen de leur révéler le nom de Celui qui y habite. Ils deviennent, non seulement comme Moïse et Elie, les compagnons du Fils de l'homme dans sa gloire, mais du Fils dans la maison de son Père. Demeurer dans la gloire est, de fait, une bénédiction future qu'aucun saint, même endormi, n'a encore atteinte; demeurer dans la maison du Père est une part présente aussi bien que future. Si je puis dire en parlant de l'avenir: «Mon habitation *sera* dans la maison de l'Eternel pour de longs jours» (Psaumes 23: 6), je puis tout aussi bien m'écrier, en parlant du présent: «J'ai demandé une chose à l'Eternel, je la rechercherai: c'est que j'habite dans la maison de l'Eternel *tous les jours de ma vie*, pour voir la beauté de l'Eternel et pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple» (Psaumes 27: 4). C'est dans cette maison du Père, qu'à peine converti, le fils prodigue est introduit; c'est là que, revêtu de la plus belle robe, et marchant dans la dignité de fils, il lui est donné d'avoir part à tous les biens du Père et à la joie qu'il a de les lui communiquer. Cette maison est *la demeure secrète de la communion*. Dans la transfiguration, bien des choses attiraient les regards des disciples: le visage de Christ resplendissant, comme le soleil, ses vêtements blancs comme la lumière, Moïse et Elie, ces personnages fameux, paraissant en gloire. Dans la nuée, rien de semblable. Comme Paul ravi dans le paradis, les disciples ne *voient* rien, car Moïse et Elie disparaissent; mais c'est pour qu'ils puissent prêter leur attention tout entière à une *parole* dans laquelle toute la pensée de Dieu se résume.

Tant qu'il voyait Moïse et Elie, Pierre oubliait la prééminence de Christ. «Faisons trois tentes», dit-il. Comme tant de chrétiens le font d'une manière inconsciente, il voulait mettre la loi et les prophètes au même niveau que Christ, en les associant avec lui. Pauvre disciple! comme il se montre peu digne de ce spectacle! Ses paroles, son sommeil et sa crainte, trahissaient l'état de son âme! Plus la perfection de Jésus resplendissait, plus les imperfections de Pierre se multipliaient. Jusqu'à ce qu'il arrive au plein jugement de lui-même, nous le trouvons ainsi dans chaque occasion. L'Esprit lui communique la puissance, la chair la lui ôte; l'Esprit lui donne la connaissance, la chair se montre ignorante, surtout de la croix; l'Esprit lui fait contempler la gloire, la chair rabaisse cette gloire au niveau d'hommes qui ont failli. Il en sera de même dans la scène des didrachmes, et au souper, et en Géthsémané, et dans la cour du prétoire, jusqu'à ce que Pierre ait appris ce qu'est la chair et reçu la puissance d'en haut.

Mais la gloire magnifique, au lieu de repousser les disciples, les attire à Christ, les place à ses pieds comme disciples, en leur disant: «Ecoutez-le», et Pierre, avec les autres, est introduit dans les pensées du Père au sujet du Fils de son amour. Oui, la maison du Père est le lieu de cette révélation. Les disciples, nous l'avons dit, y entendent une seule parole, brève expression de la pensée que la présence du Fils fait sortir de la bouche du Père, mais

un mot qui résume tout ce qui se trouve dans son coeur: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le». Telle est notre bénédiction actuelle. Nous avons reçu la communication du secret du Père; il nous a introduits dans une intimité avec lui qui sera plus complètement goûtée, mais ne pourra pas être plus grande dans l'état éternel. Là, nous verrons tout le déploiement de la gloire de Christ et nous serons vus dans cette gloire, mais maintenant nous sommes dépositaires de la pensée du Père nous révélant le Fils, du Père que le Fils nous révèle. La voix s'étant fait entendre, Jésus reste seul avec nous. En l'écoutant, nous apprendrons toujours mieux ce que le Père est pour lui et pour nous.

Chapitre 7 - La relation avec le Fils

(Matthieu 17: 24-27)

Sur la montagne, Pierre avait vu des hommes associés avec Christ dans la gloire du royaume; puis introduit dans la nuée, il était entré en communion avec le Père au sujet de son Fils (*). Ici, dans la scène des didrachmes, le Seigneur associe son disciple avec lui, non pas dans une gloire future, ni dans une jouissance céleste actuelle, mais ici-bas, sur la terre, comme un fils de Dieu marchant dans la conscience de sa dignité de fils (*). Quand le Seigneur montre à ses disciples les compagnons de sa gloire, un moment arrive où ils disparaissent, faisant place à Jésus seul, pour que la gloire de Christ, «plus excellente que celle de Moïse», soit reconnue dans toute sa prééminence; mais lorsque le Seigneur associe Pierre avec lui comme fils, il le place et le garde dans la même relation que lui vis-à-vis du Père. Ces trois paroles: «Les fils en sont donc exempts;» «afin que nous ne les scandalisions pas», et: «Donne-le-leur *pour moi et pour toi*», sont l'expression bénie de cette relation.

(*) Voyez la note au bas de la [page 50](#).

Combien nous connaissons et apprécions peu cette dernière! Etre fils de Dieu, posséder une relation qui n'est pas inférieure à celle de Jésus homme, avec Lui, chose incroyable, impossible, si elle ne nous était affirmée de Dieu. Hâtons-nous d'ajouter que Christ est Fils de Dieu sous deux aspects: comme «le Fils unique qui est dans le sein du Père», il a une relation que nous n'avons pas et que nous n'aurons jamais, mais comme *homme* il est appelé Fils de Dieu (Psaumes 2 et Luc 1: 35), et nous place dans cette relation, qui n'offre qu'une seule différence entre lui et nous, c'est que lui s'y trouve selon sa valeur et sa dignité personnelle (aussi Dieu, quand Jésus paraît dans ce monde, le salue-t-il de ces mots: «*Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré*»), tandis que nous, nous sommes fils uniquement en vertu de son oeuvre. Mais il est merveilleux de penser que notre relation est absolument la même: «*Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu*». «Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père» (cf. Marc 14: 36); «héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ!»

Mais hélas! comme en toute occasion la misère des pensées naturelles est mise à nu chez le pauvre disciple! Quand il disait: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point», ses pensées étaient humaines, c'est-à-dire sataniques! Comme si Jésus avait pu penser à s'épargner lui-même! Sur la montagne, Pierre «ne savait ce qu'il disait» (Luc 9:

33). C'était l'inintelligence, voulant faire d'une scène future une scène actuelle. On pourrait comparer ces paroles de Simon: «Il est bon que nous soyons ici», à celles des chrétiens de nos jours qui attendent pour l'économie présente un règne de Christ sur la terre par l'évangile. En outre, son intelligence introduisait quelque chose à côté de Christ, une autorité à côté de la sienne. Je l'ai dit plus haut: c'est comme tant de chrétiens qui font un mélange de loi et de grâce, la grâce, ce qui nous sauve, la loi, notre règle de conduite. Les pensées terrestres de Pierre étaient en scandale à Christ, aussi tança-t-il fortement son disciple; mais, sur la montagne, Dieu répond en grâce à son ignorance (quelle condescendance!), en plaçant Christ devant lui comme le seul qu'il dût écouter.

Dans la scène des didrachmes, on trouve chez le disciple le désir de revendiquer pour son Maître le caractère d'un Juif zélé. C'est comme le besoin, si fréquent de nos jours, d'accommoder Christ à la religion d'un monde qui l'a rejeté, pour le faire accepter, reconnaître et honorer. Pierre voudrait que Jésus ne fût pas traité en étranger dans le système officiel et n'eût pas l'air de s'en séparer.

Le Seigneur montre à son disciple que lui marche en vue de Dieu, et non pas en vue d'un système. Si Christ était désormais étranger au système juif, c'est que ce dernier était *étranger à Dieu*, tandis que, vis-à-vis de Dieu, Jésus est Fils. De plus, le Seigneur du temple ne doit pas payer l'impôt pour le temple; lui, le Créateur, qui a tout pouvoir sur la création, ne peut être assimilé à la créature; lui, auquel un poisson même, du fond de la mer, apporte le tribut, ne doit pas payer le tribut.

Qu'elles sont misérables, les meilleures pensées de l'homme, livré à lui-même pour apprécier Christ! Aussi le Seigneur ne peut-il jamais, dans ses communications, reconnaître l'intelligence de Pierre, sauf dans le cas où ce dernier avait reçu directement une révélation du Père que la chair et le sang ne pouvaient lui enseigner. Mais, nous l'avons dit, la grâce répond à la folie du disciple. Le souverain accepte cette position d'humiliation non mérité, pour ne pas les scandaliser. Il ne cherche pas à combattre un système que Dieu avait abandonné, mais n'avait pas encore jugé. Celui qui était déjà réellement rejeté ne veut pas scandaliser des hommes qui le rejettent. Quoique étant Fils, il accepte la position de dépendance qui lui est faite. De plus, il ne veut pas, en refusant de payer les didrachmes, humilier et démentir son pauvre disciple devant le monde. Quelle condescendance!

Mais il fait plus; dans sa réponse, il révèle à Pierre son association avec Christ, comme Fils du Dieu souverain. Sur la montagne, les disciples avaient reçu la révélation du Père au sujet du Fils; ici, Jésus révèle à son disciple une merveilleuse relation de famille. Ils sont tous deux fils de Dieu; mais Pierre l'est seulement en vertu du fait que Christ s'est abaissé pour nous sauver. De telles bénédictions sont actuelles! Sur la montagne, il y avait trois pauvres pécheurs plongés dans la frayeur, le sommeil et l'ignorance, appelés à entrer dans la maison du Père pour avoir communion avec lui au sujet de son Fils; ici, à Capernaüm, nous voyons un faible disciple dont le zèle humain pour honorer Christ, a pour effet, de le rabaisser, appelé tel qu'il est à marcher avec lui, dans l'humilité toujours, mais aussi dans la conscience de la dignité d'un fils de Dieu!

Chapitre 8 - Sacrificature et communion

(Jean 13)

La scène du souper révèle à Pierre un nouveau côté du caractère de Christ et de son oeuvre, sa sacrificature en rapport avec la communion. Sur la sainte montagne, le disciple avait déjà été introduit au lieu même de la communion, et avait entendu le Père exprimant le bon plaisir qu'il trouvait en son Fils, mais Pierre avait à apprendre ce qui lui était nécessaire pour avoir cette communion, ou pour la maintenir, ou pour y être réintégré s'il l'avait perdue. Nous pouvons, comme le disciple au chapitre 17 de Matthieu, jouir en quelque mesure de nos relations avec Dieu, sans communion réelle avec lui. La communion, c'est avoir *une pensée et un coeur avec le Père et avec le Fils*. Le Seigneur l'exprime dans notre chapitre, quand il dit à Pierre: «Si je ne te lave, tu n'as pas de *part avec moi*» (verset 8). Avons-nous, sans réserve, part avec Christ dans ses appréciations, ses pensées et ses affections? Avons-nous, avec Dieu, un même jugement au sujet de l'homme, du monde, du péché, une même pensée au sujet de l'oeuvre de Christ et de la valeur de son sang avons-nous les mêmes affections que le Fils pour le Père, que le Père pour le Fils; une commune jouissance avec Dieu au sujet de la perfection de Christ, une commune pensée avec le Fils au sujet du Père pour le glorifier, lui plaire, faire sa volonté, nous confier en lui, jouir pleinement de sa présence?

Hélas! quand il s'agit de réaliser de telles choses, nous sommes bien forcés de l'avouer: cette communion, nous la connaissons à peine! En vérité, les instants où nous jouissons de la communion divine sont comme submergés par l'ensemble de notre vie chrétienne. Et cependant, rien ne nous manque pour l'avoir toujours, car nous avons la vie éternelle qui nous y introduit (1 Jean 1). Mais si la communion nous est si peu familière, ne nous contentons pas de notre mesure et, d'autre part, ne nous décourageons pas. Dieu a pourvu à toute notre incapacité et à tous nos manquements par la *sacrificature* de Christ.

Cette sacrificature a pour base l'*amour* manifesté une fois, mais non épuisé à la croix, car il reste et restera le même jusqu'à la fin: «Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Il ne suffit pas au Seigneur de nous sauver; son amour veut nous sauver jusqu'au bout, et c'est à quoi il s'emploie comme sacrificateur. Il a une «sacrificature qui ne se transmet pas. De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement (jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Hébreux 7: 24, 25). Rien ne peut arrêter ou même entraver ce service sacerdotal en faveur des siens. C'est au moment même de la trahison de Judas (13: 2), qu'il se ceint pour laver les pieds de ses disciples. La possession de toutes choses, sa propre dignité comme venant de Dieu et allant à Dieu, ne l'éloignent pas non plus de ces fonctions serviles; bien au contraire, il se sert de sa toute puissance pour la mettre, en s'abaissant, au service de ses bien-aimés (verset 3). Tel est l'amour manifesté dans la sacrificature.

La sacrificature de Christ a des fonctions multiples. Sans parler de sa nécessité pour faire propitiation (Hébreux 2: 17), nous la voyons s'exercer pour secourir ceux qui sont

tentés (Hébreux 2: 18), et pour nous rendre capables de nous approcher du trône de la grâce (Hébreux 4: 16). Nous la voyons en activité pour que nous puissions avoir communion avec le Seigneur là où il est (Jean 13), et enfin, pour nous faire retrouver cette communion quand le péché nous l'a fait perdre (1 Jean 2: 1). Dans son exercice en notre faveur, cette sacrificature a deux faces, une du côté de Dieu, une du nôtre. Il est devant Dieu pour nous, notre intercesseur; et il nous porte secours de sa part.

Au point de vue de la communion, nous trouvons dans notre chapitre le côté *secourable* de la sacrificature. Quand Jésus dit plus tard à Pierre: «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (Luc 22: 32), c'est l'activité de la sacrificature *devant Dieu* pour la restauration de son disciple. Ici, nous voyons le Seigneur nous mettant en contact avec la Parole (l'eau de purification), qu'il applique lui-même à nos consciences et à notre marche, afin de nous donner une part actuelle — non pas future — avec lui: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi». C'est ce que nous voyons avec de si précieux détails dans le type de la génisse rousse, au chapitre 19 des Nombres (*).

(*) Nous renvoyons au traité: «[La Génisse rousse](#)», Vevey, 1887.

Mais, à cette sacrificature de Christ qui lui était ainsi présentée, Pierre ne comprenait rien encore et ne pouvait entrer là où elle voulait l'introduire. Pour cela, deux choses lui manquaient, exprimées dans ces deux paroles: «Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite» (verset 7); et: «Là où je vais, tu ne *peux* pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard» (verset 36). Ces deux choses sont la connaissance et la puissance.

Pierre avait une réelle affection pour le Seigneur, mais cette affection ne put le préserver de la chute la plus grave. Il lui manquait une chose indispensable: la *connaissance*, dont on peut jusqu'ici constater l'absence dans les actes les plus marquants de sa vie. Quand il disait (Matthieu 16: 22): «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point!» c'était son affection qui parlait ainsi, et pourtant, à ce moment même, Pierre était un Satan qui, faute de connaître le coeur de Christ, osait penser que le Dieu d'amour consentirait à être un égoïste. — Lorsque, sur la montagne, il disait: «Faisons trois tentes, une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie», c'était encore de l'affection pour Jésus, mais la connaissance de la gloire de cette personne lui manquait totalement, quoique ses yeux en vissent la manifestation. Il mettait la grâce divine au même niveau que «la loi venue par Moïse» pour condamner, et que la prophétie qui annonçait le jugement. — Dans la scène des didrachmes, le «oui» de Pierre à la question: «Votre Maître ne paie-t-il pas?» dénote encore de l'affection pour son maître qu'il pensait honorer devant ses compatriotes, mais sans aucune connaissance de la dignité de celui qui était Dieu, Créateur, Seigneur du temple, Fils du souverain sur son trône. Dans un sens, la connaissance précède les affections, car au fond, elle n'est pas autre chose que l'appréhension par le Saint Esprit de l'oeuvre, de l'amour et de la personne de Christ; elle les suit aussi, car les affections pour Christ sont le meilleur moyen de le mieux connaître. Dans le chapitre qui nous occupe, ces mots de Pierre: «Tu ne me laveras jamais les pieds», dénotent de nouveau son affection,

jointe au sentiment de la dignité de Christ, mais aussi l'ignorance de la sacrificature du Sauveur, et d'un amour qui trouvait sa satisfaction dans le dévouement du service. Puis, quand le Seigneur lui dit: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi», il demande à avoir non seulement les pieds lavés, mais aussi les mains et la tête. Certes, c'était de l'affection pour Christ, puisqu'il estimait comme une chose des plus précieuses d'avoir part avec lui; mais cette affection était accompagnée d'une ignorance complète de l'oeuvre qui avait déjà accompli la purification une fois pour toutes (*).

(*) Je dis: «accompli», parce que, dès ce chapitre 13 jusqu'à la fin du chapitre 17, le Seigneur se présente à nous comme étant au delà de la croix, son *heure* étant *venue* pour aller de ce monde au Père.

C'est dans cette connaissance de l'oeuvre et de l'amour de Christ que se trouve aussi le secret de toutes nos relations avec nos frères. Comme le Seigneur les avait aimés, les disciples devaient s'aimer les uns les autres (verset 34); comme il avait lavé leurs pieds, eux aussi devaient se laver les pieds les uns aux autres (verset 14). A ce propos, remarquons en passant que, lorsque nous avons besoin de la sacrificature pour être nous-mêmes restaurés, ce n'est pas le moment de l'exercer vis-à-vis de nos frères. Pour faire aspersion avec l'eau de la purification sur celui qui avait été souillé par un mort, il fallait un homme pur qui lui-même ne se fût pas souillé (Nombres 19). Si nous manquons de vigilance dans notre marche, nous perdons, avec la communion qui en est la conséquence, le grand privilège du service sacerdotal envers les autres.

Comme nous l'avons dit plus haut, la seconde chose qui manquait à Pierre était la *puissance*. Humainement, il était caractérisé par une énergie, qui lui faisait affronter les difficultés, mais qui, étant l'énergie de la chair, ne le rendait pas capable de les surmonter. «Je te suivrai». «Je laisserai ma vie pour toi». «Je ne t'abandonnerai pas», tel est son langage habituel. C'était de l'affection toujours, mais sans la puissance divine; et cette affection n'empêche pas le disciple de renier son maître. La puissance qui lui manque est celle de l'Esprit, qui est exactement l'opposé de celle de la chair, et qui ne se développe que dans la mesure où la chair est jugée. Il faut, pour qu'elle se manifeste pleinement, que l'homme ait la conscience de sa complète impuissance.

Pierre ne pouvait avoir ni cette connaissance, ni cette puissance, avant la mort et la résurrection de Christ, et avant le don du Saint Esprit, mais les expériences qu'il a dû faire, alors qu'il ne possédait pas encore ces deux choses, lui ont été profitables, le sont et le seront à d'autres. Dans les Actes, tout est changé dans la carrière de Pierre. Connaissance de Christ, puissance, oubli de soi, action bénie sur les autres, se rencontrent à chaque pas. Les choses vieilles sont passées, c'est la nouvelle carrière d'un nouvel homme.

Chapitre 9 - Pierre entre en tentation

(Luc 22: 31-62)

Pierre avait appris dans la scène du lavage des pieds, ce qui était nécessaire pour être en communion avec le Seigneur. En repassant les bénédictions déroulées devant lui dès le

début de sa carrière, il semblerait que le cercle en est complet et qu'il ne lui reste rien à apprendre... Il reste une chose, sans laquelle toutes ces bénédictions seraient sans effet, la connaissance et le jugement de la chair et de son absolue incapacité devant Dieu. Le verset 31 du chapitre 22 de Luc introduit cette nouvelle scène: Satan avait demandé à avoir les pauvres disciples pour les cribler comme le blé. Comme dans le cas de Job, l'Ennemi s'était présenté devant Dieu pour les accuser. Se prévalant du moment favorable à ses desseins, où le Seigneur leur serait retiré et où ils seraient extérieurement sans défense, il avait demandé à les mettre sur le crible, bien certain qu'il n'y resterait rien que Dieu pût accepter. Satan pensait les arracher ainsi à Christ; il se trompait. Sans doute, sur le crible il ne resterait rien de *l'homme*, mais ce que *Dieu* avait produit dans les disciples devait y rester. Dans sa haine, Satan ignore que, s'il a toute puissance sur la chair, il n'en a aucune sur Dieu et sur ce qui vient de lui. Dieu accorde à Satan sa demande, parce qu'il a des vues de grâce et d'amour envers Pierre et les disciples comme jadis envers Job. Simon va être abandonné aux mains de l'Ennemi pour apprendre à se connaître. Il fallait de telles voies pour le bénir; elles furent autres envers Saul de Tarse. Ce dernier, à sa première rencontre avec Christ, acquit la connaissance de lui-même sur le chemin de Damas. Quelque pénible qu'elle fût, il eut le bonheur de la faire avec Dieu, et ne fut pas obligé d'y revenir. Dès le début, il put dire: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien», et aussi: «Nous qui n'avons aucune confiance en la chair». Avant cette rencontre, son caractère naturel arrivé à son entier développement, s'était manifesté pleinement dans ses fruits. Les circonstances avaient prouvé que sa chair était animée, sans raison et sans cause, de la plus terrible inimitié contre Christ qu'il fût possible de voir. Sa conscience, et il en avait beaucoup, car il dit: «J'ai pensé en moi-même qu'il *fallait faire beaucoup* contre le nom de Jésus le Nazaréen», l'avait constitué en ennemi acharné de Jésus. Pierre, nous l'avons dit souvent, avait beaucoup d'amour pour le Seigneur. Si quelque chose était capable d'empêcher sa chair d'agir, et de la garder, c'était bien cela. Eh bien! son amour pour Christ ne faisait que donner confiance à sa chair! Même chez Paul qui avait appris sa leçon, la chair aurait voulu se servir plus tard de la communion avec Dieu, pour s'enorgueillir. Il faut à Paul l'ange de Satan pour le garder de chute, à Pierre il faut la chute et le crible de Satan pour lui ouvrir les yeux.

Mais si l'Ennemi avait déployé son activité, Christ s'était mis à l'oeuvre avant lui et avait devancé le moment du crible: «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (verset 32). Il avait intercédé pour Pierre, avant même qu'il se passât quoi que ce fût dans la conscience du disciple. La première fonction de la sacrificature, celle qui regarde Dieu, avait eu lieu sans que Pierre en sût rien, et en vue d'une chute qui n'était pas encore arrivée; la seconde fonction commence après la chute, quand «le Seigneur se tournant, regarde Pierre» (verset 61), et atteint sa conscience. Un seul regard de Christ est le point de départ de toutes les bénédictions qui suivront, en rappelant au coeur du disciple tout l'amour qui s'était employé à prévenir sa chute, en l'assurant que cet intarissable amour n'était pas altéré par son infidélité, en atteignant enfin sa conscience pour lui faire répandre les pleurs amers du repentir en présence de la grâce.

Alors seulement Pierre, une fois revenu, sera capable de fortifier ses frères (verset 32), pourra commencer à agir sur le coeur et la conscience des autres. L'action du ministère ne peut s'exercer que dans le jugement de soi-même: tout ce que Pierre avait appris auparavant, ne pouvait le qualifier pour une action bénie auprès de ses frères; ce qui l'en rend capable, c'est la connaissance de la grâce, prenant son point de départ dans l'expérience qu'il a dû faire de son absolue indignité.

Maintenant (verset 33), le Seigneur laisse Pierre mettre au jour toute sa confiance en lui-même: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort». *Je suis prêt*, c'est bien la chair! Prêt à tout affronter! La chair, même avertie, a *toujours* confiance en elle-même. Si elle avait seulement un atome de force, l'avertissement si solennel du Sauveur aurait dû l'empêcher de tomber. Le moment arrive où Pierre, abandonné à ses propres ressources (versets 35-38), accompagne le Seigneur en Gethsémané. Le Maître aussi est laissé seul; pas un de ses disciples ne veille une heure avec lui. «Veillez et priez», dit-il, «afin que vous n'entriez pas en tentation» (Matthieu 26: 41). Veiller et prier, c'est ce que fait Jésus. Si Pierre eût écouté (il dormait devant la tentation, comme il dormait devant la gloire), la tentation l'eût trouvé sur ses gardes et dans la dépendance de Dieu, et il n'y serait pas entré. Entrer en tentation, pour des êtres charnels, c'était succomber. Christ seul pouvait y *entrer* et en sortir divinement victorieux, et cette victoire, il ne la remporte que par la dépendance. Il aurait pu user de sa puissance pour se délivrer: rien qu'à sa vue, ses ennemis reculaient et tombaient en arrière; il aurait pu demander des légions d'anges, mais il se soumet, supporte la trahison de Judas, abandonne tous ses droits (et quels droits!) entre les mains des hommes, muet comme une brebis devant celui qui la tond, sans une protestation, sans un murmure. Pierre ne veille ni ne prie, entre en tentation et succombe aussitôt. Impatient, il tire l'épée pour se défendre, fait couler le sang, au lieu d'accompagner le Seigneur pour être frappé comme lui. Il suit de loin, et entre dans la cour du souverain sacrificateur, la chair peut le mener jusque-là. Ici, toute sa force charnelle tombe et se réduit en poussière devant la parole d'une servante!

Chapitre 10 - Le sépulcre

(Jean 20: 1-18)

Quelques femmes et le disciple bien-aimé avaient assisté au dernier acte de la croix. Avant de baisser la tête et de remettre son esprit, le Seigneur avait prononcé cette parole: «C'est accompli». Bénédiction d'une portée infinie pour le coeur des disciples, qui recevaient ainsi l'assurance d'un amour divin prenant en pitié leur état et ayant fait à tout prix ce qui était nécessaire pour y pourvoir. C'est accompli! une telle oeuvre ne laissait rien à faire. La croix ne pouvait plus garder la victime. Joseph d'Arimathée et Nicodème sont les instruments choisis de Dieu pour donner au Sauveur une place avec le riche dans son sépulcre, et c'est là que nous mène le passage que nous venons de lire.

En effet, connaître un amour qui avait fait descendre pour eux le Seigneur jusque dans la mort, n'était pas tout, il restait un grand point à connaître: que contenait le sépulcre? La

mort qu'avait-elle fait du Sauveur, ou bien le Sauveur qu'avait-il fait de la mort? Si le tombeau l'avait retenu, son oeuvre était vaine et pas un seul de ceux pour lesquels il s'était donné n'était acquitté, ni justifié. Marie trouve le sépulcre ouvert, Pierre et Jean constatent qu'il est vide. Pierre entre et voit; les attributs de la mort sont là, témoignant par leur présence qu'elle n'a pu retenir sa proie, et qu'elle est vaincue, d'une victoire paisible, sans lutte et sans combat. Le suaire était plié dans un lieu à part, comme on fait d'un vêtement quand on s'apprête à sortir. La preuve du «c'est accompli» était livrée; l'amour qui avait entrepris l'oeuvre, l'avait menée à bonne fin, et les disciples qui ne connaissaient pas encore l'Écriture, sont convaincus par le témoignage de leurs yeux; ils croient et s'en retournent à la maison avec la *connaissance* d'une oeuvre désormais terminée (*).

(*) Pierre semble en avoir été moins convaincu que Jean (Luc 24: 12).

C'est beaucoup, sans doute, mais à la confusion des deux disciples, c'est peu en comparaison de ce que trouve au sépulcre une pauvre femme ignorante. Marie de Magdala, témoin dans sa personne de l'amour de Christ qui l'avait délivrée de la plénitude démoniaque, aimait le Seigneur d'une affection produite par la grandeur d'un tel amour, et qui dépassait de bien loin sa connaissance. Heureuse femme après tout, car la connaissance de Pierre et de Jean peut s'attacher à une oeuvre et en être satisfaite, l'affection de Marie ne le peut; il lui faut autre chose, elle veut la *personne* qui est son objet. Pierre qui était entré dans le sépulcre, n'y avait vu que les linges et le suaire; Marie, cherchant une personne, se baisse en pleurant dans le tombeau et voit des anges. Les linges avaient suffi aux disciples, mais les anges ne suffisent pas à Marie. Même en leur présence, et sans attendre leur réponse, elle se retourne, car il lui faut son Seigneur. D'abord son ignorance complète des choses qui «devaient arriver», l'empêche de le reconnaître, mais «Jésus lui dit: Marie», — un seul mot — Marie.

Quoi d'étonnant qu'il pût y avoir un lien d'affection de Marie à Jésus! que la personne si parfaite du Sauveur attirât toutes les pensées et tout l'amour d'un être ignorant et imparfait, et surtout quand cet être avait été l'objet de tels bienfaits et d'une si grande délivrance! Mais qu'il y eût un lien d'affection de Jésus à Marie, voilà la chose merveilleuse! Entre des milliers de milliers, il la connaissait par son nom comme sa brebis, il se rappelait de la plus misérable. Elle s'écrie: Maître! Il répond, non pas: Va vers mes *serviteurs*, mais; «Va vers mes *frères*, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». L'affection de Marie, en s'attachant à Christ, a trouvé une révélation plus grande que toutes celles que Pierre avait reçues jusque-là. L'amour qui s'attache à sa personne devient le dépositaire d'une connaissance plus étendue. Avec la simple connaissance de son oeuvre, les disciples s'en étaient retournés chez eux; avec l'amour qui s'attachait à sa personne, Marie de Magdala avait trouvé aux pieds du Sauveur, la connaissance des résultats les plus glorieux de son sacrifice! Et voilà pourquoi Pierre et Jean jouent un rôle si effacé dans cette scène; une faible femme, restant dans la modestie de son rôle, les devance. Leurs pieds sont prompts, sans doute, pour les mener au sépulcre;

Marie, la première, a connu le chemin qui mène directement au Père et, revenant sur ses pas avec cette merveilleuse révélation, en a porté le message aux disciples!

Chapitre 11 - Le service

(Jean 21: 1-14)

Nous trouvons dans ce passage quelques enseignements au sujet du service et de la nourriture des serviteurs du Seigneur. Examinons-le avec quelque détail.

Après toutes les expériences qu'il a faites, Simon Pierre semble désormais qualifié pour le service. Suivi de six autres disciples, il s'en va pêcher sur la mer de Tibérias. Cette entreprise est caractérisée par le fait que Pierre se met à l'oeuvre de sa propre initiative pour obtenir les résultats de son travail. Ils sont nuls, et la nuit s'écoule sans que l'apôtre et ses compagnons voient leur activité couronnée de succès. Pierre employait les mêmes procédés que ceux dont il avait usé dans la scène qui précéda sa conversion. Que de fois, lorsque Dieu nous confie une activité pour son service, nous avons la manière d'agir et les décisions de l'homme selon la chair, et notre travail reste stérile. Il est important de comprendre que dans le ministère tout, *absolument tout*, doit être de Dieu et rien de l'homme. Quand Jésus se tient sur le rivage, la scène change aussitôt; l'aurore d'un jour de bénédiction paraît avec sa présence. C'est *sa présence* qu'il faut avant tout. Tant qu'ils avaient travaillé, lui absent, loin de son regard, leur travail avait été stérile. Cette scène a lieu au point du jour. Il y a *un moment spécial*, déterminé de Dieu pour le service, et les disciples, qui ignoraient ce moment, avaient perdu leur temps toute la nuit. Ils trouvent du poisson au côté droit de la nacelle, dans un *endroit spécial*, connu de Jésus seul, et Pierre doit s'en remettre à cette connaissance pour voir son activité couronnée de succès. Les disciples jettent le filet à *sa parole*: ils ne peuvent dépendre que d'elle. Ils capturent cent cinquante-trois gros poissons: leur pêche, à cette place, est close avec un *nombre déterminé* que le Seigneur seul pouvait connaître. Dès ce moment, ils ont autre chose à faire: ils apportent le résultat de leur travail à Jésus (verset 10). Ils ne pêchent pas pour eux, ni pour les autres, mais *pour le Seigneur seul*. Ah! que nos coeurs, chers serviteurs de Christ, apprennent tous cette leçon. Quand, où, avec qui, par qui et pour qui travaillons-nous? Notre vie est-elle une longue nuit d'activité humaine dirigée par la volonté de l'homme, ou est-elle comme une aurore illuminée de la présence du Seigneur, et dans laquelle nous voyons nos filets se remplir, parce que nous travaillons sous sa dépendance?

Voici maintenant la nourriture: le Seigneur se tient sur le rivage et dit: «Enfants, avez-vous quelque chose à manger?» «Non», répondent-ils. Ils pensent, sans doute, que cet étranger qu'ils n'ont pas encore reconnu, a besoin de nourriture. Mais la question du Seigneur les force à l'aveu que tout leur travail n'a pu jusqu'ici donner quelque chose à Christ. Alors viennent ces mots «Jetez le filet». C'est comme s'il leur disait Si vous voulez me donner quelque chose, il faut que vous l'ayez reçu de moi. Dès lors, Jean ne peut plus le méconnaître, lui que Jésus *aimait*, car le Seigneur était pour lui celui qui donne et auquel on ne donne pas.

Mais un autre point ressort ici: les disciples, eux-mêmes, n'avaient rien à manger. Le travail ne nourrit pas, il donne faim. Même un travail productif, une pêche miraculeuse, laissait les disciples aux prises avec la faim. Que d'âmes, en nos jours d'activité, restent arides malgré leur travail, parce qu'elles se font illusion sur les bénéfices que cette activité leur apporte pour leur vie spirituelle. Ce n'est pas sur la mer, au milieu de l'effort et de l'agitation qui les entoure, c'est sur le rivage, dans le calme, que les disciples entendent cette parole du Seigneur: «Venez, dînez». Ce repas n'est pas apprêté avec les poissons qu'ils ont tirés de leur filet. Il a été préparé par le Seigneur lui-même qui le leur distribue. Ils se nourrissent du résultat du travail de Christ, de ce que lui a fait tout seul pour eux (*). Qu'il en soit ainsi pour nous, bien-aimés. Après avoir apporté au Seigneur le fruit du service pour qu'il en fasse ce qu'il juge bon, sachons nous asseoir au repas auquel il nous convie, nous nourrir de lui dans la retraite du rivage. Revenons toujours, non seulement pour les autres, mais avant tout pour nous-mêmes, à la sainte Parole qui révèle Christ. Après avoir pris son repas, Pierre fut introduit dans un meilleur service où il fut capable de distribuer la nourriture aux agneaux et aux brebis du Seigneur.

(*) Je n'entends nullement expliquer ici la signification typique de toute cette scène. D'autres l'ont fait, et je ne puis que renvoyer le lecteur à leurs écrits.

Chapitre 12 - L'âme restaurée

(Jean 21: 15-19)

Après avoir rassasié tous ses disciples, témoignage d'un amour qui ne faisait aucune distinction entre eux, le Seigneur isole Pierre avec lui, et lui demande: «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre aimait le Seigneur, mais il y avait un disciple qui l'aimait, je ne dirai pas davantage, mais mieux que Pierre. Tandis que ce dernier était occupé de son service, Jean était occupé du Seigneur. Il ne se nomme jamais: le disciple qui aimait Jésus, mais le disciple *que Jésus aimait*. Ce qui lui semble merveilleux à enregistrer, c'est que Jésus aimât un être tel que lui, et il ne se lasse pas de le répéter. Jonathan aima David comme son âme, et cependant ne sacrifia pas sa position pour lui; l'amour d'Abigaïl, auquel celui de Jean ressemble davantage, n'était que la conscience de pouvoir être aimée d'un tel homme, elle, «l'esclave pour laver les pieds des serviteurs de son seigneur». Jean, comme Marie de Magdala, était occupé de la personne et de l'amour de Christ, aussi est-il prompt à reconnaître Jésus et n'a-t-il pas besoin, comme Pierre, de quelqu'un qui lui dise: «C'est le Seigneur». Pierre se jette à la mer, avec toute l'impétuosité de sa nature, pour le rejoindre et lui montrer *son* affection; Jean se contente d'être l'objet de l'amour de Jésus.

«M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Pierre avait dit qu'il l'aimait davantage et l'avait renié. Le Seigneur le prend par la main et remonte avec lui au point de départ de sa chute, à sa confiance en ses forces et en son amour pour Christ. Dans les derniers entretiens du Sauveur avec ses disciples, trois paroles de Pierre avaient exprimé clairement l'état de son âme. «Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé» (Matthieu 26: 33). «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort» (Luc 22: 33), et:

«Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant? Je laisserai ma vie pour toi» (Jean 13: 37). Le Seigneur va reprendre ces trois paroles, en commençant par la première: «Si tous étaient scandalisés». «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» Tous hélas! l'avaient abandonné, mais Pierre seul l'avait renié! Pierre ne peut donc plus s'appuyer sur son amour pour se comparer à d'autres. Dans son humiliation, il fait appel, non à ses sentiments, mais à la connaissance du Sauveur. Celui-ci *savait*... «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime». Il n'ajoute pas: «plus qu'eux», car il se compare à Christ, et dans l'humilité il estime les autres supérieurs à lui-même.

Alors Jésus lui dit: «Pais mes agneaux». C'est de l'humilité, jointe à l'amour pour le Seigneur, que découle le pastorat pour les jeunes âmes. Quand le Seigneur trouve ces choses chez les siens, il peut leur confier cet office. D'autres dons, peut-être, ne sont pas aussi absolument liés à l'état intérieur; mais on ne peut réellement s'occuper des besoins des âmes tendres sans abnégation et sans beaucoup d'amour, non seulement pour elles, mais pour Christ. «Pais *mes* agneaux». Ce seul mot nous montre ce qu'ils sont pour Jésus et la valeur de ce qu'il confie à Pierre. Ils sont sa propriété. Le coeur de Christ n'avait pas changé à l'égard de Simon; au premier pas que fait le disciple dans le pénible chemin qui mène à une pleine restauration, le Seigneur lui confie ce qu'il aime. Le coeur de Pierre était brisé, mais soutenu par Christ dans ce brisement. Jésus ne le sonde pas trois fois pour ne lui donner une réponse qu'à la troisième, il la donne déjà à la suite de la première. Quelle délicatesse d'affection et de soins dans la discipline! Si les trois questions eussent été posées sans l'encouragement d'une promesse, à chacune, ce coeur affligé de sa faute, aurait été accablé d'une trop grande tristesse, La promesse, au contraire, le soutient chaque fois sous le coup destiné à le briser. C'est comme le buisson en feu que la grâce empêche d'être consumé. Jésus sonde Pierre trois fois, il avait renié Jésus trois fois. A la dernière, que reste-t-il de lui? Rien que ce que le Seigneur peut voir et a produit. De l'affliction, sans doute, mais jointe à la certitude que cet amour, fruit de son amour, enseveli aux yeux de tous sous les manifestations de la chair, le regard seul de Christ et sa toute connaissance saurait le distinguer et le connaître. «Seigneur, *tu connais toutes choses*, tu sais que je t'aime». A la deuxième question, la surveillance des brebis, à la troisième, la nourriture de *tout* le troupeau, sont enfin placés entre les mains de Pierre. C'est quand, les yeux tournés, par la grâce, sur lui-même, il est obligé de faire appel au Seigneur pour qu'il découvre ce que Pierre renonce à découvrir, c'est alors qu'il se trouve en possession de la bénédiction complète et sans réserve.

Chapitre 13 - Suis-moi

(Jean 21: 18, 19)

Pierre, confiant en lui-même, avait dit: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort» (Luc 22: 33). L'âme du disciple ayant été brisée, le Seigneur peut l'instruire: «En vérité, en vérité, je te dis: Quand tu étais jeune, tu te ceignais, et tu allais où tu voulais». Au commencement de sa carrière, il disposait, pour ainsi dire, de sa propre force (la

ceinture est ce qui fortifie les reins de l'homme (*)); la confiance en lui-même en était le résultat. Il allait où il voulait et marchait ainsi dans l'indépendance. «Mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne veux pas». A la fin de sa carrière, quand la vieillesse aurait abattu sa force naturelle, il dépendrait d'autrui pour sa force et devrait consentir à être guidé par d'autres qui le mèneraient où sa volonté ne l'aurait jamais conduit. Pierre avait dit: «En prison et à la mort». La chose aurait lieu, mais nullement avec les forces de l'homme; elle se réaliserait au milieu de la faiblesse du vieillard. «Or il dit cela pour indiquer de quelle mort il glorifierait Dieu». Dieu serait glorifié dans ce brisement complet de l'homme, alors que vieux, faible, et conduit par d'autres contre son gré, il semblerait être devenu un instrument inutile. Comme nous jugeons mal d'habitude ce qui convient à Dieu et ce qui l'honore! Quand, frappés dans nos corps, dans notre intelligence peut-être, nous sommes mis au rebut par les hommes, quand, sentant notre inutilité, nous serions tentés de dire comme le monde, que nous ne sommes plus bons à rien, Dieu déclare que nous lui sommes utiles. Jusqu'ici le disciple, avec toute son énergie, avait plus déshonoré que glorifié le Seigneur. Maintenant l'homme va vieillir, s'affaiblir, mourir, et devant sa mort Dieu dit: Voilà ce qui me glorifie. C'est que cette gloire n'est réalisée que dans des vases brisés, dépendants, et n'ayant pour force que celle de Dieu.

(*) Il est intéressant de voir dans la Parole que l'on se ceint pour la marche (Exode 12: 11), pour le service (Luc 12: 35), et pour le combat (Ephésiens 6: 14).

C'est alors que Jésus dit: «Suis-moi». Il répond à la parole prononcée jadis par Pierre: «Pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant?» (Jean 13: 37). Désormais il va pouvoir le suivre.

Pierre se retourne et voit suivre Jean, «le disciple que Jésus aimait, qui aussi, durant le souper, s'était penché sur sa poitrine, et avait dit: Seigneur, lequel est celui qui te livrera?» (verset 20). Trois choses caractérisent ici le disciple bien-aimé. Il était *l'objet de l'amour de Christ* et en avait conscience, il avait *confiance* en Christ seul, et son attitude pendant le souper montrait qu'il avait une intimité de *communion* avec le Maître, que d'autres ne possédaient pas. Aucun motif n'est plus simple pour suivre Jésus, que celui-ci: son amour, qui nous est connu, nous attire après lui, cet amour gagne naturellement notre confiance et nous met en communion avec le Seigneur. Il était donné à Pierre de suivre maintenant le Seigneur pas à pas, à travers la mort. Les expériences de lui-même, avant d'être «revenu» (Luc 22: 32), étaient désormais terminées; il avait perdu confiance en lui, gagné confiance en Christ, et il entrait maintenant dans le chemin béni où il allait apprendre à réaliser la dépendance jusqu'à la mort. Je dis: «allait apprendre», car cette dépendance ne s'apprend pas d'un seul coup et en une fois, quelle que soit la profondeur du travail opéré dans l'âme. «Quand tu seras devenu vieux», dit le Seigneur; Pierre avait à être éprouvé jusqu'à la mort et là, comme pour son Maître, se trouverait le couronnement d'une vie appelée à glorifier Dieu. Jean a une autre mission: il ne lui est pas donné de suivre le chemin de Christ dans la

mort violente, mais de demeurer figurativement jusqu'à ce que le Seigneur vienne, assistant au déclin et à la ruine de l'Eglise et, en rapport avec elle, à cette puissante venue du Seigneur, dont les disciples avaient vu le tableau sur la sainte montagne en rapport avec le royaume. Mais Jean suit aussi le Seigneur. Il n'avait pas besoin, comme Pierre, d'un ordre ou d'un encouragement pour le suivre; l'amour l'attirait après lui.

En suivant le Seigneur, Pierre n'a pas à s'occuper des autres. «Que t'importe? Toi, suis-moi». Du moment qu'on se retourne, on cesse de suivre et l'on s'arrête. La chose est sérieuse. Pour le suivre, il faut unité de pensée et l'oeil simple. Pierre ne pouvait être occupé à la fois de Jean et de Christ. Pour bien suivre le Seigneur, il faut qu'il se soit emparé si puissamment de nous que nous ne nous appartenions plus. C'est là le seul moyen du renoncement à nous-mêmes, le seul moyen de porter courageusement notre croix; nous estimons que Jésus seul vaut la peine d'être suivi ici-bas, même au prix d'une vie de souffrances. Les disciples l'ont suivi de deux manières: avant et après la croix. Au premier chapitre de Jean, Jésus dit à Philippe: «Suis-moi», au dernier chapitre, il dit à Pierre: «Suis-moi». Dans le premier cas, avant la croix, les disciples avaient tout abandonné pour le suivre, car ils avaient foi en lui, mais leur marche s'arrêta devant le Calvaire, et ils s'enfuirent tous. Pierre persista le dernier, et le suivit de loin; nous avons vu où cela aboutit.

Au delà de la croix, le chemin interrompu recommence, mais les disciples suivent désormais un Christ ressuscité, céleste, qui imprime son caractère à leur marche. Cette marche devient céleste. Avant la croix, bien qu'avec d'autres motifs et d'autres sentiments que les disciples, les foules pouvaient le suivre; après la croix, le monde ne le peut plus, car il faut pour cela la fin du vieil homme et la puissance de l'Esprit, deux choses trouvées par le croyant seul, dans la mort et la résurrection de Christ.

Que Dieu nous donne une intensité soutenue et toujours croissante d'énergie pour le suivre. En le suivant, lui qui «nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre 2: 21), nous deviendrons des modèles pour d'autres. Notre immense privilège est de posséder en lui l'homme modèle marchant ici-bas dans une perfection absolue, et l'homme modèle sanctifié dans le ciel pour nous; mais en le suivant, je le répète, nous pouvons devenir nous-mêmes des modèles pour nos frères. L'apôtre Paul disait: «Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi, suivant le modèle que vous avez en nous» (Philippiens 3: 17). Paul ne se donnait pas comme devant être suivi, ce qui aurait été se substituer à Jésus, mais il offrait l'exemple d'un homme qui, n'ayant pour objet que cette personne bénie, s'était mis à la suivre ici-bas et courait vers elle, l'ayant pour but dans la gloire. Ainsi la personnalité de Paul ne cachait pas le Seigneur à ses frères, mais, bien au contraire, le mettait en pleine lumière comme le seul objet digne d'être suivi, digne d'être atteint!